

FEUILLETON ILLUSTRÉ

PARAISANT LE JEUDI

\$1.00 PAR ANNÉE

MORNEAU & CIE., ÉDITEURS

2 CENTS LE NUMÉRO

LES DRAMES INCONNUS

TROISIÈME PARTIE — LA FORTUNE DES FAUSTOL

I.

Elle devint triste, soucieuse, un peu effarée. Parfois son regard s'arrêtait craintif sur son père et elle cessa tout à coup ses filiales caresses. En même temps, sa santé parut s'altérer et ses fraîches couleurs disparurent. On eût dit qu'un malaise moral avait remplacé son innocente insouciance. Faustol fut le premier à s'apercevoir de cette métamorphose étrange.

— Es-tu malade ?
qu'as-tu ? lui demandait-il en cherchant à l'attirer sous ses lèvres.

D'habitude Amélie se précipitait d'elle-même au devant de ce baiser. Cette fois, elle esquiva la main qui se tendait vers elle et répondit d'une voix qui tremblait :

— Mais je n'ai rien, papa.

— Si, ma chérie, depuis dix jours tu souffres.

— Non, petit père.

— Ou, si tu n'es pas malade, tu as quelque chose qui te contrarie... Dis-moi ce que c'est... je veux le savoir... non, fie-moi ton secret, Amélie.

A cette insistance, la jeune fille regarda fixement son père, puis, sans avoir répondu un mot, elle fondit en larmes. Si affectueusement qu'il s'y prit, Albert ne put en rien obtenir de plus. Seulement il remarqua que, sous ses caresses, son enfant frémissait douloureusement.

Marjolaine ne fut pas plus heureuse dans sa tentative pour la décider à une confidence. La jeune fille garda son secret et

refusa énergiquement de voir un médecin en affirmant qu'elle n'était pas malade.

Pour Françoise, elle s'était peu affectée de l'état d'Amélie. Quand Albert lui avait fait part de son inquiétude, elle avait souri en répondant :

— Sa grande maladie est qu'elle a seize ans. Un mari la guérira.

Le chagrin et l'anxiété de Faustol l'avaient enfin rendu père. Depuis qu'il voyait son enfant souffrir, il avait senti naître dans son âme le pur et doux sentiment paternel qui avait maîtrisé toutes les coupables pensées.

— Dois-je être saurée au prix de l'existence de ma fille ? se demandait-il avec terreur.

Ce qui, surtout, l'obsédait jour et nuit, c'était le mystère de cette répulsion que son enfant semblait maintenant témoigner à ses moindres caresses.

Il découvrit enfin l'horrible vérité !

À part deux ou trois heures où la fatigue écrasante finissait par avoir raison de l'insomnie, Albert passait ses nuits en fiévreuses veilles. Pour tuer le temps, il travaillait à de longues mémoires sur des questions d'agronomie. Une fois, pourtant, le som-

meil s'annonça comme il était en plein travail.

— À demain la suite, se dit-il.

Et, laissant la page inachevée, il s'étendit sur son lit où il s'endormit aussitôt. Au point du jour, il revint se mettre à son bureau pour reprendre son travail interrompu. En apercevant la page qu'il était certain d'avoir laissée, la veille, à moitié rem-



Faustol, l'attirant vers son bureau, lui montra du doigt la feuille de papier...

plie, il se rjeta en arrière, pâle, les yeux hagards, la face convulsée par une effrayante surprise et il balbutia :

—Je comprends tout !

Puis il tomba évanoui sur le parquet.

Il n'y avait pourtant rien de bien effrayant dans ce qui avait été nuitamment ajouté au bas de la feuille qu'il avait laissé inachevé avant de se coucher. Ce n'était ni une dénonciation honteuse ni une menaçante injonction. C'était simplement un très-gracieux portrait de femme, fait à la plume, et il n'y avait pas à le regarder deux fois pour reconnaître que c'était celui d'Amélie.

Quand il reprit ses sens, Albert contempla longtemps, la pâleur au visage et l'œil sombre, le mystérieux dessin, puis il se leva brusquement en homme qui a pris une irrévocable résolution.

—Quelle que soit la vérité, je veux la connaître ! murmura-t-il d'une voix sourde.

Puis, avec un frémissement d'horreur :

—Si je suis indigne de vivre... dans une heure je me serai fait justice !

Il quitta sa chambre dont il referma soigneusement la porte et se dirigea vers l'aile droite de la maison. A son vingtième pas, il rencontra Marjolaine qui tenait en main un plateau à déjeuner.

—Oh ! mon bon monsieur, comme vous êtes blême ! s'écria-t-elle en apercevant son maître.

—J'ai été un peu malade cette nuit... mais ce ne sera rien, je suis certain qu'un baiser de ma fille va me guérir... Elle est levée, n'est-ce pas ?

—Oh ! depuis plus d'une heure. Tenez, vous le voyez, elle a déjà gobichonné son chocolat.

—Elle est toujours triste ? demanda Faustol avec une anxieuse hésitation.

—Hélas ! oui, soupira tristement la brave femme. Que lui est-il donc arrivé ? mon Dieu ! elle qui s'éveillait gaie comme une nichée d'oiseaux il n'y a pas encore quinze jours ! Maintenant elle me fend le cœur quand elle me répond de sa pauvre petite voix douce : " Mais je t'assure que je n'ai rien, " et elle n'en démorde pas.

—Ainsi, elle ne t'a rien avoué ?

—Pas plus qu'à vous.

—Est-ce que Françoise a interrogé Amélie ?

—Oui, dans tous les coins où elle a pu l'attraper... Ah ! en voilà une fine mouche... et curieuse !

A cette dernière phrase, un léger tremblement agita Faustol qui, avec un faux sourire, demanda :

—Elle est vraiment si curieuse ?

—Oh ! oui, je vous en réponds ! il faut croire que ça lui est venu avec l'âge... ou plutôt qu'elle a rapporté ce défaut-là de Picardie... car, depuis son retour, elle a toujours le nez en l'air, l'oreille tendue et la langue en mouvement. Ah ! oui, qu'elle est curieuse ! Elle s'en promène la nuit.

—Ah ! fit Albert en tressaillant.

—...Comme je vous le dis... Tenez, il faut que je vous conte ce qui m'est arrivé une nuit que ma dent du fond me faisait souffrir. Voilà donc que je ne dormais pas, car j'endurais le martyre... J'en étais à me demander si, en frottant du savon dans le creux, je n'apaiserais pas un peu ma molaire... Quand tout à coup je crus entendre marcher dans la maison.

—En quel endroit ?

—Ici... à votre étage.

—Un pas lourd ?

—Entre le zist et le zest... mais lent, par exemple... faut même avouer qu'on ne prenait pas d'excessives précautions pour n'être point entendu... Maintenant on doit convenir qu'à pareille heure le promeneur pouvait croire que tout le monde rouflait à poings formés... Bref, je me dis tout de suite que quelqu'un était peut-être malade... et je pensai à vous.

—A moi ? fit brusquement Albert.

—A vous... et à votre fille naturellement,

—Ah !... ce pas pouvait donc être aussi celui d'une femme ?

—Vous allez voir. Laissez-moi achever mon aventure. Donc, voilà que je me levai à la hâte pour descendre offrir mes soins au malade. Au moment où je sortis de ma chambre, le bruit de pas avait cessé, mais j'entendis alors le grincement de la porte de Mlle Bédache... vous savez bien, ce grincement qu'on n'a jamais pu empêcher ? J'ai donc écouté en silence et, comme plus rien ne remuait, j'en ai conclu que c'était Mlle Bédache qui venait de rentrer chez elle après avoir vagué dans la maison. Pourquoi était-elle sortie ? je vous le demande. Par curiosité, à coup sûr... Elle avait dû aller écouter aux portes.

A mesure que Marjolaine avait parlé, Faustol avait de plus en plus anxieusement écouté son récit. A la dernière supposition de la domestique, il feignit encore de sourire.

—Ecouter aux portes ? dit-il. Qu'aurait-elle pu entendre, si ce n'est la respiration de ceux qui dormaient ?

—C'est la vérité. Mais, vous le savez, les gens curieux se figurent toujours qu'on leur cache quelque chose... ils flairent partout des mystères.

Après le départ de la servante, Albert était demeuré pensif à la même place comme si, dans le bavardage de Marjolaine, un détail l'avait profondément effrayé.

—Françoise a-t-elle découvert quelque chose ? se demanda-t-il enfin.

Au lieu de rendre visite à sa fille, ainsi qu'il en avait d'abord eu l'intention, il descendit l'escalier et se dirigea vers la salle à manger où, à cette heure, il était sûr de trouver la Bédache attablée devant un immense bol de café au lait et une montagne de tartines beurrées.

Nous l'avons dit : l'idée fixe de la vieille fille était de voir marier Amélie pour qu'elle pût ressaisir le gouvernement de la maison qu'il lui avait fallu abdiquer. En apercevant le veuf, sa première phrase fut celle-ci :

—Bonjour, cher monsieur Faustol. Vous êtes un peu pâlot ce matin... Avez-vous donc passé la nuit à songer au futur gendre ?

—Ma foi, Françoise, je dois vous avouer que vous avez deviné juste, répondit tranquillement Albert.

—Ah ! vraiment ! fit-elle joyeuse. Et peut-on savoir le nom de l'heureux élu ?

—Je vous demande la permission de vous le taire encore, car dans ces sortes de négociations le mieux est de n'en parler que quand elles sont bien définitivement conclues.

—Et vous avez raison... Le plus important pour moi est de savoir si la personne que vous avez en vue offre de sérieuses garanties de bonheur pour Amélie.

—Oui, je crois que nous vivrons parfaitement heureux... ici... tous ensemble.

—Ici ?... tous ensemble ? répéta la vieille fille, qui se redressa subitement.

— Mon intention a été toujours de ne pas me séparer de mon enfant. Mon gendre viendra demeurer sous mon toit. Je céderai aux jeunes époux l'appartement que j'occupe. En y joignant le logement occupé actuellement par Amélie, le ménage sera spacieusement installé.

— Ah ! fit la gouvernante.

La bouche contractée, le nez blanc de colère, elle attacha ses yeux gris sur Albert, puis, après un court silence, elle demanda d'une voix lente :

— Mais, si vous cédez votre appartement au jeune ménage, où donc comptez-vous habiter ?

— C'est pour m'entendre sur ce sujet avec vous que je suis venu, Françoise... car je veux vous prier de me céder votre chambre, répondit doucement Faustol.

Après avoir rêvé une restauration, le coup était rude pour la Bédache, qui sentait que c'en était définitivement fini de son règne. D'une voix qu'elle voulut rendre moqueuse, mais qui n'arriva qu'à produire un petit sifflement de rage, elle reprit :

— Alors, vous me chassez donc ?

— Vous chasser ?... ah ! je ne m'attendais pas à être si mal compris... moi qui espérais, au contraire, mériter vos remerciements.

— Mes remerciements... parce que vous me mettez sur le pavé ?

— Si peu sur le pavé, ma chère demoiselle, que, pour vous offrir une juste rémunération de vos services, je vous prie de vouloir me permettre de vous servir une rente annuelle de six mille francs.

La colère de la créature parut s'affaiblir :

— Une rente ! dit-elle d'un ton sec.

— Oui, qui vous sera comptée en quelque endroit qu'il vous plaira de résider.

La phrase dut éveiller une pensée mauvaise en l'esprit de la hargneuse fille, car, attachant encore son regard faux sur Albert, elle demanda en appuyant sur les mots :

— Même à Mortreuil.

— Pourquoi ne serait-ce pas à Mortreuil aussi bien qu'ailleurs ?

— Ah ! je croyais ! dit-elle en faisant entendre un aigre et nouveau rire.

S'il y avait un sens caché dans ces trois mots, il dut échapper à Faustol, car il reprit sur le ton placide qu'il avait depuis le commencement de l'entretien :

— Je serais même fort heureux de vous voir vous fixer à Mortreuil, car il me serait permis de vous donner une nouvelle marque de ma reconnaissance. Je mettrai à votre disposition... et vous y seriez tout à fait chez vous... une petite maison que je possède à l'autre extrémité de notre village.

— Eh ! eh ! à l'autre extrémité de notre village, appuya la nièce.

— Je regrette qu'elle ne soit pas plus près, ajouta naïvement Albert.

La Bédache mit ses coudes sur la table et, le fixant à nouveau, elle demanda d'un ton railleur :

— Dites-moi, cher monsieur, c'est bien pour mes services passés que vous m'offrez six mille francs ?

— Sans doute.

— Pas pour autre chose, n'est-ce pas ?

— Quel autre motif aurais-je ?

— Oh ! rien... Je croyais ! répéta-t-elle ironiquement en clignant de l'œil.

Puis elle se leva en ajoutant :

— Eh bien ! j'accepte. De plus, comme je n'aime pas les choses qui traînent, j'irai dès aujourd'hui même m'installer dans la petite maison.

— Mais votre départ n'est pas si pressé... Ne vous ai-je pas dit que c'était pour le moment où mon gendre...

Faustol eut la parole coupée par un sardonique ricanelement de la Bédache qui, en haussant les épaules, vint se mettre devant lui et s'écria :

— Votre gendre !... Taisez-vous donc avec votre gendre, mon gaillard !

Et, quand elle eut gagné la porte, elle se retourna avant de sortir pour lui lancer ce nom au monstrueux sens :

— Au revoir, Loth !

Avant la fin de la journée, Françoise avait quitté la demeure dont, durant seize années, elle avait ambitionné de devenir la maîtresse et elle s'était installée dans la maisonnette mise à sa disposition.

Nous ne dirons pas que, sous ce nouveau toit, le sommeil vint la visiter à son heure habituelle, car elle s'agita longtemps fiévreuse sur sa couche, en proie à la fureur que lui causait le brusque changement qui s'était opéré dans son existence.

— Six mille francs de pension ! grongnait-elle. Ah ! voilà une jolie poussée pour un richard pareil... Si encore il m'en avait donné le capital !... mais non, rien qu'une rente... une simple pension qu'il peut me retirer du jour au lendemain... un moyen qu'il s'est réservé de me tenir en son pouvoir.

À cette pensée, elle sourit méchamment et ajouta :

— Mais, moi aussi, je le tiens... et il peut être certain que si l'occasion se présente d'avoir ma belle, j'en profiterai... Ce ne sera plus une pension, cette fois, mais un capital... et autrement gras que celui des six mille mesquines livres de rente !

* * *

Nous laisserons momentanément la Bédache à ses projets au milieu desquels le sommeil vint la surprendre, et nous retournerons à la demeure dont elle avait été éloignée.

Si le départ de la vieille fille avait comblé quelqu'un de joie, c'était, à coup sûr, Marjolaine qui, instinctivement, la détestait. Elle avait couru, aussitôt la première nouvelle, chez sa jeune maîtresse, la face rayonnante de bonheur.

— Oh ! vieille amie, comme te voilà joyeuse ! dit Amélie à son entrée.

— On le serait à moins, ma bichette. Apprenez donc que Mlle Bédache nous quitte. Votre père, en même temps qu'une grosse pension, lui donne la petite maison du faubourg qu'elle va habiter... Au moins, là, sans crainte de réveiller personne, elle pourra, tout à son aise, se promener la nuit.

Un petit frisson nerveux venait de secouer Mlle Faustol en écoutant cette dernière phrase.

— Ah ! fit-elle en hésitant, tu es sûre que Françoise se promenait la nuit ?

— Je l'ai entendue de mes deux oreilles.

— Quand donc ? demanda la jeune fille d'une voix affaiblie.

— Mais, il y a une douzaine de nuits... L'idée m'est venue de me lever en écoutant marcher dans la maison, et, au moment où je mettais le pied dehors, j'ai positivement surpris le grincement de la porte de Mlle Bédache qui se refermait... Donc c'était elle qui mouchardait dans l'ombre.

La bonne Marjolaine s'interrompit brusquement pour s'écrier effrayée

—Ah ! bonté du ciel ! la voici qui se trouve mal !

Et, tout en parlant, la brave femme prodiguait les secours à sa jeune maîtresse qui venait de s'évanouir sur son fauteuil. Boutons, boutons, lacets, tout fut arraché ou coupé en un clin d'œil par elle pour que la malade pût respirer librement. Sous une lotion d'eau fraîche dont elle lui mouillait les tempes, Amélie rouvrit les yeux.

—Oh ! ma pauvre chérie, comme vous m'avez fait peur ! bégaya la servante en larmes.

—C'est passé... je t'assure que c'est fini, souffla Mlle Faustol en lui souriant pour la rassurer.

—Vous devriez vous reposer un peu sur votre lit... une heure seulement.

—Oh ! non, je t'en supplie, laisse-moi dans ce fauteuil, je m'y trouve si bien ! murmura la jeune fille qui, brisée par la crise, voulait s'éviter tout douloureux mouvement.

—Soit ! mon oher ange, restez ainsi... Permettez alors que je vous mette les oreillers du lit, vous serez encore plus à l'aise.

Après avoir pris ce soin, Marjolaine, un œil souriant et l'autre pleurant encore, ajouta tendrement :

—Maintenant qu'elle est bien mollement appuyée, je connais une gentille demoiselle qui, pour se remettre tout à fait, va faire son joli petit ronron pendant une heure... après quoi je viendrai pour la rhabiller.

Si affectueux qu'il fût, le bavardage de la servante devait fatiguer Amélie, car elle s'empressa de répondre :

—Oui, tu as raison ; un peu de repos me fera grand bien... Voici même le sommeil qui m'arrive.

Et, renversant la tête sur ses oreillers, elle ferma les yeux. Sur la pointe des pieds, la domestique s'éloigna doucement après un dernier et affectueux regard jeté sur sa maîtresse affaissée sur son fauteuil dans le désordre de toilette qu'avaient nécessité les soins prodigués pour la faire revenir de son évanouissement.

Mlle Faustol, après le départ de la servante, avait gardé sa pose. A coup sûr elle ne dormait pas, car de ses paupières fermées s'échappèrent deux grosses larmes. Puis ses lèvres frémissantes murmurèrent ces mots :

—Mon Dieu, ayez pitié de moi... et de lui !

Soudain un bruit léger lui fit ouvrir les yeux, qui se dirigèrent involontairement vers la porte de la chambre. Malgré l'immense prostration qui l'accablait, la malade, en une seconde fut debout et, la figure contractée par un indicible effroi, elle recula jusqu'à l'extrémité de la pièce, en bégayant avec l'accent d'une suprême prière :

—Oh ! père !... père !

Dans ce mot répété, il y avait tout à la fois de la supplication et de l'horreur. On eût dit que la victime cherchait à se soustraire au bourreau. Adossée pantelante à la muraille, les yeux agrandis par la peur, à demi folle, cherchant à retenir sur elle ses vêtements que les agrafes et les lacets arrachés laissaient glisser, Amélie, dont nous renouons à exprimer l'accent de pudeur épouvantée, ne pouvait trouver que cet unique mot :

—Père !... père !...

Sans oser avancer d'un pas, Faustol était resté sur le seuil de la porte. Plus pâle qu'un mort, se soutenant à peine, tout son être frémissant d'un immense désespoir, il avait regardé d'un œil hagard sa fille reculant terrifiée à son aspect. Cette épouvantable angoisse devait avoir pour lui un terrible sens, car il se prit violemment la tête à deux mains comme s'il sentait une

douleur aiguë lui battre aux tempes, et pendant vingt secondes il sembla lutter contre la folie qui lui montait au cerveau. Enfin la volonté dompta la dévotion et, sauvé par un flot de larmes qui jaillit subitement, l'infortuné tomba à genoux, les bras tendus vers son enfant, en prononçant d'une voix brisée par de convulsifs sanglots :

—Pardon !... pardon !

Elle, toujours affolée, répéta encore :

—Père ! père !

Seulement, cette fois, le ton de la jeune fille trahissait un sentiment de compassion pour celui qui se tenait suppliant et agenouillé devant elle.

Albert continua :

—Si tu ne veux pas ma mort, par grâce écoute-moi... si coupable que je puisse être, je te jure que je suis digne de pitié... ma faute est involontaire.

A cet accent de prière désespérée qui lui fit battre le cœur, Amélie, fermant les yeux pour ne plus voir ce père qui s'humiliait, répondit doucement :

—Je vais vous rejoindre chez vous.

Un quart d'heure après, Mlle Faustol arrivait, encore un peu tremblante, dans la chambre où l'attendait Albert. Avant la première parole, il y eut entre ces deux êtres, se retrouvant après une telle scène, une soudaine explosion de tendresse, comme un besoin de mêler leurs larmes, et la fille se jeta dans les bras du père.

Puis Faustol, l'attirant vers son bureau, lui montra du doigt la feuille de papier sur laquelle se trouvait dessiné le gracieux visage de son enfant.

—Voici qui t'expliquera tout, dit-il.

—Mon portrait, fit la jeune fille en regardant son père sans comprendre.

—Oui, ton portrait, reprit-il, ton portrait dessiné par moi...

Et, après avoir hésité, il acheva sa phrase :

—Dessiné par moi, en dormant !

Puis, comme Amélie arrêtait sur lui ses yeux étonnés, il se hâta de poursuivre :

—Tu ignores, mon enfant, ce qu'on appelle le somnambulisme. Le malheureux que tourmente cette étrange affection, attribuée par la science à une surexcitation du cerveau, est soumis, pour ainsi dire, à une double vie... il lui arrive, en dormant, de répéter les mêmes actes qu'à l'état de veille... De ces deux vies, celle du sommeil ne lui laisse ni la conscience de ses actions, ni le souvenir du réveil. Il agit involontairement, et si quelque preuve, comme ce portrait, par exemple, ne lui dénonce pas les faits de son sommeil, il croit avoir passé dans le repos des heures pendant lesquelles il s'est même exposé quelquefois à des dangers qu'il n'oserait affronter étant éveillé.

—“Tout jeune, je fus affecté de somnambulisme, et mon père, craignant pour ma vie, avait fait garnir de barreaux les fenêtres du logement où j'étais enfermé la nuit. Quand j'épousai ta mère, mes accès, devenus rares, avaient beaucoup perdu de leur gravité. Plusieurs fois, il lui fallut pourtant m'éveiller au moment où, la nuit, je m'échappais de notre chambre.

—“ Devenu veuf, la solitude dans laquelle je vivais dut calmer mon état et j'aurais sans doute fini par me persuader que j'étais sauvé si, une nuit, au brusque éclat d'une voix qui s'écriait, je ne m'étais réveillé dans le logement de Mlle Bédache. Je sus lui cacher la vérité à l'aide d'une explication qui, par bonheur, me vint subitement à l'esprit...

A mesuro que Faustol avait parlé, le visage d'Amélie s'était éclairé d'un air pur et sincère joie. En lui passant le bras autour du cou, elle interrompit son père pour lui dire de sa plus touchante voix.

—Mais alors, papa, si le somnambule répète dans son sommeil les mêmes notes qu'à l'état de veille, tu venais donc dans ma chambre pour me donner des bons baisers comme ceux que tu me prodiguais dans la journée ?

A cette question, une lueur d'espoir brilla dans l'œil d'Albert, qui tremblait d'interroger sa fille sur ce qui s'était passé.

—Oui, mon enfant, dit-il avec embarras.

La jeune fille fit une gentille moue de mécontentement, puis elle s'écria en riant :

—Ah ! quel malheur, alors, que tu n'aies pas pénétré dans ma chambre !

Faustol poussa un cri de frénétique joie.

Pour ce malheureux, qui ignorait ce qu'il avait pu faire durant son sommeil, l'effroi que sa fille avait témoigné tout à l'heure à sa vue avait été d'abord la preuve qu'il s'était involontairement rendu coupable d'un horrible crime. Maintenant, les paroles de son enfant venaient de mettre fin à cette affreuse angoisse. Aussi, dans le transport de son délirant bonheur, il couvrait de convulsifs baisers la tête de sa fille en répétant d'une voix qui haletait d'émotion :

—Je ne suis pas entré !... Je ne suis pas entré !... Répète-moi encore, ma bien adorée, que je ne suis pas entré !

Sans essayer de se dégager de la tendre étreinte qui la retenait, Amélie, à présent confiante et rassurée, reprit gaiement :

—Mais non, petit père, tu n'es pas entré... Oh ! par exemple, c'est bien parce que tu ne l'as pas voulu... car il t'aurait suffi d'un tout petit effort pour avoir raison du verrou, à demi disloqué, que j'avais poussé en te voyant.

—Ah ! tu avais mis le verrou ? dit Faustol troublé.

Dans l'émotion de son père, la fille crut comprendre un reproche. Elle se pressa plus tendrement sur son sein et, se faisant câline, elle reprit d'une voix qui implorait :

—Oh ! il ne faut pas m'en vouloir... Moi, j'ignorais alors ta bien triste maladie... et en te voyant ..

—En me voyant ? répéta Albert que cette hésitation à continuer remplit de crainte.

Pour ne point désoler son père, l'enfant n'osa pas dire quelle avait dû être la nature de ses craintes au fatal moment. La pudeur de la femme et la tendresse filiale reculèrent devant un aveu et, en rougissant, elle se contenta de répondre :

— En te voyant... j'ai eu peur.

Puis, aussitôt, avec un ton caressant :

—Oh ! mais, maintenant que je sais la vérité, je n'aurais plus peur. Si la scène se représentait, devine ce que je ferais ?

—Dis, ma mignonne.

—Au lieu de mettre le verrou, je te laisserais entrer... et puis, bien doucement, bien gentiment, je te réveillerais avec un bon gros baiser... tiens, comme celui-ci.

Et les lèvres de la jeune fille s'appuyèrent avec amour sur le visage paternel. Car, depuis l'aveu de Faustol, il y avait dans le cœur d'Amélie comme un remords de l'avoir accusé d'une constructive intention.

Sous la caresse de son enfant, l'infortuné s'était redressé tout joyeux de la pure satisfaction qui lui faisait battre le cœur.

—Oui, me disait-il, Dieu a pris pitié de moi... Je suis devenu père, vraiment père... l'émotion que je ressens n'est pas la même que l'autre... elle est plus douce.

Avec un bon et heureux sourire, il regarda sa fille en s'écriant gaiement :

—Alors, mademoiselle la poltronne, je vous ai donc fait bien peur ?

—Oh ! papa, si tu l'étais vu... Tiens, tu faisais des yeux comme ça.

Et, ricuse, Amélie tenta d'ouvrir les yeux le plus grand possible.

—Veux tu me conter ce qui s'est passé ?

—C'est bien simple. Tu sais que, pour éclairer la petite entrée qui précède mon logement, la porte de ma chambre est, dans la moitié de sa hauteur, garnie de carreaux sur lesquels, d'ordinaire, pend intérieurement un rideau de mousseline. Dans la journée, Marjolaine avait voulu changer ce rideau et, en mettant l'autre, le blanc, elle avait cassé un pion de la triangle d'en haut. Il n'avait pas été remplacé quand je montai pour me coucher... de sorte que les carreaux restaient à découvert.

« Je m'étais endormie en laissant, comme toujours, la clef à la porte de l'entrée, quand, sur les deux heures du matin, je me suis réveillée en sursaut. Avais tu fait quelque violent bruit qui m'avait brusquement tirée du sommeil ? je ne saurais le dire... Tout ce que je puis t'affirmer, c'est qu'en m'éveillant je t'aperçus, à la lueur de la veilleuse, debout dans l'entrée, le visage plaqué sur les carreaux, et me regardant avec des yeux... quels yeux ! tout ronds, fixes et brillants d'une étrange lueur.

—J'étais donc bien effrayant ?

—Oh ! papa... ne t'en fâche pas... mais c'était à tel point que, sans réfléchir, poussée par une folle peur, je me suis élancée de mon lit et que j'ai poussé le verrou.

Amélie s'interrompit pour rire :

—Le verrou ! reprit-elle ; j'ai bien raison de dire que j'étais folle de peur, car si j'y avais le moins du monde pensé, ce verrou, je le répète, m'était une bien insuffisante défense... N'eusses-tu même pas cassé un carreau pour l'ouvrir qu'il aurait sauté de ses gonds à ton plus mince effort.

—Et qu'ai-je fait quand tu as mis le verrou ?

—Rien. Pas un mouvement. Tu m'as toujours regardée... jusqu'au moment où tu as brusquement tourné la tête, comme si un bruit dans l'escalier t'inquiétait... Puis tu as disparu.

Faustol saisit entre ses mains la tête d'Amélie et, la fixant dans les yeux, il demanda :

—Tu m'as bien tout dit, ma gentille ?

—Oui, petit père.

—Alors, permets-moi un reproche. Pourquoi, douloureusement inquiet, quand je t'ai vingt fois demandé la cause de ta tristesse, ne m'as-tu pas dit ce qui en était ?

Cette question fit subitement monter le rouge au front de Mlle Faustol, qui baissa les yeux sans répondre. A ce silence, Albert comprit qu'il était un aveu auquel se refusait la pudeur de la jeune fille. Pouvait-elle confesser que, jusqu'au moment où il lui avait appris son infirmité, elle avait véou avec l'incassante et effroyable pensée qu'un coupable désir avait incité son père à cette nocturne visite ?

Ce que ne voulait pas dire Amélie et ce que, lui, ne pouvait pas demander, tout peut se résumer en cette laconique question de Faustol :

—Maintenant, chérie, tu ne crois plus à rien, n'est-ce pas ?

D'un bond, elle fut à son cou, sanglotante et balbutiant avec un irrésistible accent de tendresse :

— Oh ! pauvre père, toi déjà si malheureux, ne garde pas un pareil doute !

Après un long embrassement, Albert, tout en caressant la chevelure de sa fille qui se tenait pressée sur son sein, reprit doucement :

— Mademoiselle veut-elle ne plus être un enfant volontaire ?

— Quo doit-elle faire pour prouver son obéissance ?

— Consentir à voir un médecin, car elle est malade.

— C'est vrai.

— Tu vois... à présent tu en conviens... et tu répondais non à toutes nos demandes.

— Mais, petit père, puisque j'avoue... il ne faut pas revenir sur le passé.

— Oui, mais, avec tes anciens refus, tes belles couleurs ont eu le temps de s'envoler.

— Je les retrouverai, je te le promets.

— Et ta gaieté... ton appétit de seize ans ?

— Tu verras comme je vais dévorer... Marjolaine s'en effrayera... et comme, surtout, je vais dormir...

Et, sans réfléchir à la portée de sa phrase, elle ajouta naïvement :

— Car voilà plus de quinze longs jours que j'ai perdu le sommeil.

— Ah ! fit douloureusement le père à ces mots qui lui apprenaient que, dans l'horrible angoisse de la crainte d'une seconde visite, son enfant avait passé ses nuits en une persistante insomnie.

— Mais, puisque je consens à consulter le médecin, il ne faut plus t'alarmer ainsi.

— Bien vrai ?

— Envoie Marjolaine le chercher.

— Tu ne te dédiras pas ?

— Tiens, pour te convaincre...

Et la jeune fille secoua le cordon de la sonnette qui devait faire apparaître la vieille servante.

Elle ne tarda pas à se présenter.

— Tu vas courir à Charms et tu en ramèneras le docteur, commanda Albert.

— Pour vous ?

— Non, pour moi, dit Amélie en riant.

Marjolaine poussa un cri de joie.

— Ah ! mon petit trognon du bon Dieu qui a retrouvé son rire d'autrefois ! s'écria-t-elle.

— Et qui retrouvera aussi ses joues, ses couleurs, son appétit... surtout si tu te dépêches d'aller chercher le médecin, appuya Mlle Faustol.

— J'y vole, bichette, j'y vole.

Deux heures plus tard elle revenait avec le docteur qui, après avoir bien étudié sa malade, pris Faustol à part :

— Votre fille n'a-t-elle pas éprouvé quelque violente secousse ? demanda-t-il.

— Oui, il y a environ quinze jours.

— Eh bien, depuis ce moment, elle a vécu sous l'empire d'une appréhension morale qui a développé en elle une sorte de fièvre nerveuse qui la mine. Ce n'est pas grave. Avec des soins, du repos, et surtout de la tranquillité d'esprit, les nerfs s'apaiseront peu à peu.

— Elle ne dort pas.

— Je le crois sans peine... mais ne craignez rien. En attendant que le sommeil revienne de lui-même, nous le rappellerons de force à l'aide de potions calmantes légèrement narcotisées qui la feront dormir. En rentrant chez moi, je préparerai ce qui est nécessaire. Faites-moi suivre par quelqu'un qui vous rapportera les médicaments.

— Je vais vous accompagner, s'empressa de dire Marjolaine qui avait assisté à la conférence.

Le soir elle revint chargée de tout un arsenal pharmaceutique.

— Les petites bouteilles bleues, annonça-t-elle, le docteur a recommandé d'en faire prendre moitié d'une à notre demoiselle quand, le soir, elle se mettra au lit... Il a ajouté que, si ça n'opérait pas, on pouvait, la seconde fois, avaler une bouteille entière.

— Essayons d'abord de la demi fiole, dit gaiement la malade obéissante.

Et elle but sa potion.

Mais le médecin avait raison. La secousse morale avait amené une forte fièvre nerveuse qui résista au premier essai de la drogue. Le lendemain la jeune fille avoua son insomnie à Marjolaine.

— Alors, dit la vieille servante, il est inutile de lambiner... il ne faut faire ni une ni deux... ce soir vous prendrez une bouteille entière.

La journée se passa gaiement dans cette demeure où, pendant trois semaines, avait régné le plus morne désespoir. Marjolaine ne cessait pas de chanter. Tout lui était prétexte pour venir rejoindre sa jeune maîtresse qu'elle contemplant de ses deux yeux étincelants de joie, en s'écriant :

— Plus de tristesse ! Allons, mademoiselle, il faut vous dépêcher de regagner vos couleurs.

— Oui, tu vas voir comme je vais promptement perdre ma mine souffreteuse.

— Il faut prendre de l'exercice, mon enfant. Tenez, il fait aujourd'hui un temps magnifique, vous devriez, avec votre papa, aller faire une promenade bien longue, bien fatigante.

— Oui, veux-tu, ma mignonne, que nous allions ensemble un peu courir par la campagne ? demanda Faustol, qui avait entendu le conseil.

— Avec plaisir, et nous boirons du lait à la ferme des Massias.

Vingt minutes après, tous deux étaient en plein champ. Amélie s'appuyait sur le bras d'Albert qui, la joie au cœur, se répétait tous les dix pas :

— Oh ! oui, c'est bon d'être père !

De son côté, l'enfant avait oublié l'épouvantable angoisse qui avait si gravement atteint sa santé. Elle avait retrouvé la candide insouciance de son âge et, heureuse de vivre, ayant hâte de regagner ses forces, elle entraînait gaiement son père en des courses folles, mais malheureusement fort courtes, car la malade était bien vite forcée de s'arrêter, haletante et épuisée. A ces stations, elle souriait à Faustol dont le visage s'était subitement fait triste, et lui disait gentiment :

— Non, non, il ne faut pas t'affiger. Je suis certaine que cette bonne fatigue me fera mieux dormir que toutes les drogues du docteur.

— Il faudra pourtant prendre ta potion.

— Puisque je t'ai promis d'être bien obéissante, tu n'as nulle crainte à garder.

Tout est distraction à la campagne où la curiosité se préoccupe du plus mince incident. Leur promenade les avait un peu écartés de la route, quand tout à coup Amélie s'écria :

— Oh ! vois donc, là bas, sur la route, ce gros nuage de poussière !

— C'est vrai... et il n'y a pas un souffle de vent... quelle cause peut soulever cette poussière ?

— Courons à qui de nous deux sera le premier au but, proposa la jeune fille qui, sans attendre une réponse, prit aussitôt sa course.

Quand ils arrivèrent au bord de la route, ils obtinrent la prompte explication de ce qui les avait surpris. La poussière était motivée par le passage de tout un régiment de dragons, un peu à la débandade, qui faisait étape.

— C'est un changement de garnison. Ces dragons viennent sans doute de Lunéville, dit Albert lorsqu'ils eurent assisté au complet défilé de tous les escadrons.

— Est-ce que c'est fini ? demanda curieusement Amélie dont le regard se tournait vers le point de la route d'où était arrivé le régiment.

— Crois-tu donc que toute la cavalerie de France va passer sous tes yeux ?

— Non, mais dans ce régiment il y a une chose qui me surprend.

— Quoi donc ?

— C'est l'absence de grosses épaulettes. Je n'ai pas vu de colonel ni d'officiers supérieurs.

— Oh ! mon enfant, ces messieurs en prennent à leur aise... ils ne vont pas comme le commun des martyrs. Soit qu'ils le précédent, soit qu'ils le suivent, ils ne se joindront à leur régiment qu'à quelques lieues de la destination.

— Ah ! bien ! fit Amélie qui, vingt pas plus loin, ne songeait déjà plus au régiment ni à ses officiers.

Tant agréable que fût la promenade, la fatigue vint y mettre un terme et Faustol s'empessa de proposer le retour du logis.

— Veux-tu rentrer, mignonne ? il semble que tes pauvres petits pieds ont perdu de leur agilité. Tu es fatiguée, n'est-ce pas ?

— Ma foi, oui, bon père. Nous irons une autre fois à la ferme des Massias.

Quand ils approchèrent de la maison, Marjolaine, qui guetait leur retour, accourut sur le perron.

— Eh bien, notre demoiselle, comment nous revenez-vous de votre excursion ? demanda-t-elle.

— Un peu nerveuse, vieille amie.

— Alors raison de plus pour avaler ce soir une fiole entière.

— Oui, oui, c'est convenu.

La soirée n'était pas encore bien avancée quand la vieille servante entra dans le salon où se tenaient le père et la fille.

— Là, dit-elle, quand vous voudrez aller vous coucher, libre à vous, mademoiselle. La couverture est faite et vous trouverez votre potion qui vous attend sur le guéridon. J'ai laissé la fenêtre ouverte pour que l'air du soir rafraîchisse un peu la chambre.

— Je vais profiter tout de suite de tes bons soins, répondit la jeune fille en se levant pour venir tendre son front à Faustol qui y déposa un long et tendre baiser.

— Bonne nuit, mon enfant, dit-il. Désires-tu que Marjolaine monte t'aider à te mettre au lit ?

— Pas le moins du monde.

— Alors n'oubliez pas de refermer les volets et la fenêtre avant de vous coucher, recommanda la domestique.

— Sois tranquille.

Et elle s'éloigna, suivie du long regard d'amour paternel d'Albert qui murmura encore :

— Oui, c'est bon d'être père !

Arrivée chez elle, Amélie commença par prendre la potion, puis elle se mit à sa toilette de nuit. Elle vint ensuite s'agenouiller devant le crucifix placé à son chevet et fit une fervente prière pour la guérison de son père.

En se relevant, elle se trouva alourdie.

— Oh ! cette fois la dose est suffisante, car voici le sommeil qui m'arrive, pensa-t-elle.

A ce moment elle se rappela la fenêtre ouverte et voulut aller la fermer. Mais, sur le point de se pencher au dehors pour saisir les volets, elle se sentit si invinciblement maîtrisée par l'assoupissement qu'elle eut peur de tomber et recula machinalement. Ce fut à grand-peine qu'elle put gagner son lit, sur lequel, vaincue par le narcotique, elle s'abattit lourdement.

Elle fut tirée de son sommeil, le lendemain matin, par une voix moqueuse qui lui disait :

— Mes compliments, notre demoiselle. Cette fois vous avez rattrapé le temps perdu... Déjà onze heures et encore au lit, vous si matinale... Votre papa m'a envoyée pour voir si vous n'étiez pas morte... Ah ! il paraît que la drogue a produit son effet.

— Oh ! oui, vieille amie, un si prompt effet que je n'ai pas même eu le temps de fermer la fenêtre, dit la jeune fille encore mal éveillée.

— Pas fermer la fenêtre ! quelle imprudence ! il n'en faut pas plus pour attraper du mal ! s'écria vivement Marjolaine qui, en même temps, se tournait vers la fenêtre.

En la voyant, elle se mit à rire et reprit :

— Qu'est-ce que vous me dites donc que vous n'avez pas fermé la fenêtre... oui, vous n'avez pas tiré les volets... mais quant à la fenêtre, elle est ce qu'il y a de mieux fermée... et à l'espagnolette encore...

— Pourtant, il me souvient...

— Dites plutôt qu'il ne vous souvient pas du tout... vous deviez être à moitié endormie quand vous l'avez fermée... Enfin vous avez fait un bon somme, c'est le principal. Avez-vous besoin de moi pour vous habiller ?

— Va dire à papa que je descends tout de suite.

— Alors faites vite, car, inquiet de ne pas vous voir paraître, il est comme un coq sans âne.

Et, sur cette locution quelque peu transformée, la bonne femme quitta la chambre pour courir annoncer à Faustol l'excellente nouvelle que sa fille avait dormi comme une bienheureuse.

— Il paraît, ma chérie, que tu as eu un bon sommeil ? dit Albert en embrassant son enfant qui venait de le rejoindre dans la salle à manger.

La jeune fille sourit tristement.

— C'est vrai, répondit-elle, et pourtant, malgré ce sommeil qui aurait dû me reposer, je me sens brisée... Il me semble que je suis encore plus malade que ces jours derniers.

— Veux-tu voir le docteur ?

— Oui, tu serais bien gentille de le faire venir.

Quand le médecin se présent, il se contenta d'adresser quelques questions à cette malade qu'il avait si métiousement

interrogée deux jours auparavant, et il interpréta favorablement l'immense fatigue dont elle se plaignait.

—Bon signe ! dit-il au père. C'est la surexcitation nerveuse qui vient sans doute de se calmer... De là cet affaissement du sujet que les nerfs ne soutiennent plus... Même traitement à suivre ; des bains, des calmants, du repos... Dans un mois, votre chère demoiselle sera fraîche et rose.

En effet, au bout d'un mois, l'affection nerveuse avait à peu près disparu, et Amélie, sans l'aide d'aucune potion, dormait ses pleines nuits. Malgré cette amélioration de santé, elle n'avait pas retrouvé sa gaieté.

—Souffres-tu donc toujours ? demandait anxieusement Faustol.

—Non, petit père... mais je ne sais pourquoi, j'ai toujours des envies de pleurer.

—Désires-tu encore voir le médecin ?

—A quoi bon ? Je te jure que je ne me sens pas malade. Marjolaine se trouvait présente quand, pour la dixième fois, Albert adressait cette question à sa fille.

—Ah ! à propos de docteur, s'écria-t-elle brusquement, j'ai oublié de vous dire ce qu'on m'a appris ce matin. Il paraît que le nôtre est mort. Il a fait une vilaine chute de cheval et le pauvre homme s'est fendu le crâne... il faudra nous adresser à un autre... Je demanderai à Frochon, l'aubergiste, de m'en enseigner un bon.

Un mois s'écoula encore sans que la jeune fille pût préciser ce qui la faisait triste. Mais bientôt elle se sentit en proie à un malaise, qui s'accrut de plus en plus. Elle fut la première à réclamer un médecin.

—Cours vite chez Frochon. N'as-tu pas dit qu'il pourrait t'en indiquer un autre dans le pays ? commanda Faustol à Marjolaine.

—J'y vais !

Il n'y avait que la route à traverser pour se rendre chez Frochon, dont l'auberge se dressait en face de la demeure d'Albert. Aussi la fidèle servante fut elle promptement de retour.

Elle revint ébahie et s'écriant :

—Ah ! par exemple, en voilà une à laquelle je ne m'attendais pas. Figurez-vous que, quand j'ai demandé à Frochon de m'enseigner un docteur dans les environs, il m'a répondu que ce n'était pas la peine de courir bien loin, attendu qu'il se trouvait un médecin de passage à Mortreuil même, où il est venu rendre visite à Mlle Bédache chez laquelle il habite depuis trois jours... D'où diable le connaît-elle ? elle qui prétendait ne connaître personne ?... Bref, Frochon m'a dit comme ça : " Bien qu'il ne soit ici que comme visiteur, ce médecin, à coup sûr, ne refusera pas ses soins. Allez donc le chercher chez Mlle Bédache.

—L'aubergiste t'a-t-il appris le nom de ce docteur ? demanda Faustol.

—Oui, c'est un nommé Perrier.

(A CONTINUER.)

Diplomatie enfantine.

Jules a six ans et Anna quatre. C'est l'heure du goûter pour lequel on leur a donné à chacun un gâteau. Jules plus gourmand, a fini le premier.

—Maman, fait-il en désignant sa sœur, faut lui dire de me donner ce qui reste pour lui apprendre à avoir bon cœur.

VARÉTÉS

Deux tailleurs se disputent et finissent par se flanquer des gifles. Il y a des témoins.

—Il faut vous battre, mes amis ! fait remarquer l'un d'eux. Est-ce que vous vous êtes jamais mesurés sur le terrain ?

—Non !... mais s'il ne faut que cela !... s'exclame, d'un ton belliqueux, l'un des tailleurs.

Et il exhibe son centimètre.

**

Entendu dans un magasin de chaussures :

Le client : Je désirerais une paire de bottines pour homme " en veau ! "

L'employé.—Pour vous, monsieur ?

Le client.—Pour moi-même.

**

Lu, rue Quincampoix :

CARCASSONN, " dentiste américain. "

Râteliers perfectionnés depuis 9 fr. 75. On rend l'argent de tout râtelier qui a cessé de plaire.

Horrible !!!

**

Au régiment :

Pétrousquin, 4 jours de salle de police par ordre du sergent Rouquinos : a crié comme un âne en imitant la voix de ce sous-officier.

NOS PRIMES

Etant dans l'impossibilité de fournir plus longtemps le commencement du roman maintenant en cours de publication, nous en commencerons bientôt un autre du plus grand intérêt. En attendant, nous offrons aux nouveaux souscripteurs les avantages suivants :

A toute personne qui nous enverra \$1.00 nous donnerons la collection de notre journal contenant les feuillets complets ci-après nommés : *Les Aventures du Capitaine Vatan*, *La Dame de Pique* ou *Le Nihilisme en Russie* et *Les Meurtriers de l'Héritière*, plus le journal pendant un an.—La collection de ces trois romans embrasse plus d'une année et demie de notre journal.

A toute personne qui nous enverra \$2.00 nous donnerons la collection contenant *Les Aventures du Capitaine Vatan*, *La Dame de Pique*, *La Fille de Marguerite*, *Les Dramas de l'Argent* et *Les Meurtriers de l'Héritière*, et le journal pendant deux ans.—Ces cinq feuillets comprennent près de trois ans de notre journal.

A toute personne qui nous enverra \$3.00 nous fournirons la collection complète de notre journal du 1er janvier 1881 au 1er juillet 1884, soit trois ans et demi, et notre journal pendant trois autres années. Cette collection renferme dix feuillets complets, ce sont : *Les Aventures du Capitaine Vatan*, *La Dame de Pique*, *Un Echap-pé de la Bastille* ou *Exili l'empoisonneur*, *Une Vengeance de Peau Rouge*, *La Grande Halle*, *La Demoiselle du Cinquième*, *Le Testament Sanglant*, *Les Dramas de l'Argent*, *La Fille de Marguerite* et *Les Meurtriers de l'Héritière*.

Toute personne qui nous enverra quatre nouveaux abonnés recevra en prime toute la collection de trois ans et demi.

Nos abonnés actuels peuvent profiter de ces avantages. Nous n'envoyons aucune prime ni le commencement d'aucun feuilleton avant d'avoir reçu le montant de l'abonnement.

Aucun nom n'est inscrit sur nos listes d'abonnement avant que le prix de la souscription soit payé.

Les conditions d'abonnement sont :— Un an, \$1.00 ; six mois, 50 cents, payable d'avance. On ne peut s'abonner pour moins de six mois. Les abonnements partent du 1er et du 15 de chaque mois. Pour la ville de Montréal, 50 cents en plus par année pour la livraison à domicile.

Aux agents, 16 cents la douzaine et 20 par cent de commission sur les abonnements, le tout payable à la fin du mois.